

POILS DE CAIROTE

Fiction & Cie



Paul Fournel

POILS DE CAIROTE

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-106799-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Préface

J'avais l'intention d'écrire ainsi mon voyage par paragraphes en forme de petits chapitres. Au fur et à mesure, quand j'aurais le temps – c'était inexécutable. Il a fallu y renoncer dès que le khamsin s'est passé et que nous avons pu mettre le nez dehors.

Gustave Flaubert, *Voyage en Égypte*

C'est chemin faisant, au hasard de mes lectures, que j'ai découvert cette citation de Flaubert. J'en étais depuis plusieurs mois à écrire mes paragraphes quotidiens lorsque j'ai été ainsi confirmé dans la validité et la fatalité de ma démarche. Le Caire fabrique du discontinu, de l'alternatif. La ville envoie des impulsions et, même si elle paraît éternelle, elle dicte le fragmentaire, le transitoire. Dès lors, il a été clair pour moi que la mission que me confiait Flaubert par anticipation était d'écrire ces petits paragraphes que le vent de sable lui avait volés ; il s'agissait de « mettre le nez dehors » et d'ouvrir l'œil, le nez, les oreilles, de rendre ma peau disponible aux vibrations du lieu et du temps.

Il s'agissait aussi de donner des nouvelles chaque jour à

quatre-vingt-dix-huit amis dont l'adresse figurait dans le ventre de mon ordinateur – ceci, cinq fois par semaine, chaque petit matin et sans jamais faillir pendant plus de cinq cents jours durant la période, de novembre 2000 à juin 2003, pendant laquelle j'ai vécu au Caire.

Ce que ces amis en faisaient ensuite était leur affaire. Beaucoup ont « fait passer » puisque j'ai reçu des messages de lecteurs que je ne connaissais pas. J'ignore aujourd'hui combien de personnes ont lu tout ou partie de ces poils. C'est sur cette ignorance que je fonde l'idée qu'il s'agissait bien d'une « édition originale ».

Je me levais tôt. J'écrivais à la main. Je tapais sur mon écran. J'envoyais. Sans me retourner, sans me lire ni me relire. Le reste du jour, je me tenais sur le qui-vive, guettant la chose vue, vécue ou entendue, qui serait le poil du lendemain.

Je ne savais rien de l'Égypte et je m'y trouvais soudain pour travailler. Je me doutais simplement que c'était un ailleurs fort. De moi, je savais que j'étais une machine occidentale assez finement réglée et que j'enchaînais sur quatre années passées à San Francisco. On ne pouvait guère rêver changement plus radical, ni surtout changement plus radicalement inscrit dans l'Histoire en train de se faire. Mon attention ne s'est pas portée sur les grands mouvements historiques, pas davantage sur le passé de l'Égypte, encore moins sur les mystères fumeux qui enrobent la recherche archéologique lorsqu'elle prétend racoler le grand public. Tout cela m'a intéressé, mais ce n'est pas ce dont je voulais

entretenir mes amis. Je souhaitais, plus banalement, leur donner un regard quotidien sur Le Caire, dire ce que je voyais avec mes yeux malhabiles et partisans d'occidental, et le faire avec une régularité de métronome qui garantissait une certaine présence des intermittences du cœur, des sautes d'humeur, des semaines creuses et des jours pleins.

De retour en France, je me suis lu et j'ai décidé de ne rien toucher, tant une réorganisation thématique aurait fait paraître de trous, tant une correction *a posteriori* du texte, et donc du regard, m'aurait semblé tricheuse. J'ai supprimé sept textes sur les cinq cent treize envoyés, cinq parce qu'ils étaient des redites et deux parce qu'ils mettaient en scène des personnes que je ne souhaitais pas mettre en scène. Sinon, j'ai simplement traqué les fautes que m'avaient dictées le petit matin et la brume épaisse dont les aubes cairottes ont le secret.

12 novembre 2000

Le Caire appartient aux chats.

Ils ont traversé les dynasties, intacts. On les voit identiques à leurs statues, élancés, étroits, vifs, petits, surmontés de grandes oreilles. Ils n'ont pas de choix, la vivacité est leur minimum de survie. Il n'y a pas de place pour les lents sur les trottoirs du Caire.

Leur robe est en général multicolore, tigrée, écaille de tortue, tachée. Quelques aristos promènent un roux presque pur qui leur donne des airs d'abyssins – en voisins. On devine leurs couleurs sous une couche de crasse épaisse, sable et charbon, que leur langue râpeuse ne peut plus pénétrer.

Ils sont équipés pour la course et pour la fuite : leurs pattes arrière, comme celles du guépard, sont plus hautes que leurs pattes avant et leur queue est longue. Elle sert de balancier harmonieux à chacune de leurs accélérations. Lorsqu'elle est fournie, elle leur donne des grâces d'écuireuils ; on les voit alors risquer des bonds formidables, à la limite de l'envol.

Ceux de mon quartier vivent en petites troupes serrées autour d'un chef et leur territoire comporte systématiquement un bistrot ou une épicerie. Il comporte aussi un coin tranquille où les femelles viennent faire leurs petits. L'autre soir, c'était à la terrasse du restaurant, dans un carré d'herbe fraîche, à l'abri d'un papyrus.

La tentation est grande de les prendre, de les doucher et de les placer comme de très beaux objets dans la maison. Mais là, ils deviennent des démons et détruisent tout de leurs griffes de combattants.

Dans la rue, ils posent sur vous leur beau regard tranquille et confiant. Ils n'ont rien à craindre des hommes, qui les vénèrent et chassent même à coups de pied devant eux les rares chiens. Leurs yeux sont verts ou jaunes et ne virent au rouge que lorsqu'ils voient un intrus de leur sorte.

Ils donnent au quartier une touche de leur élégance menue et perpétuellement juvénile. Comme beaucoup de cairotes, ils ont percé le secret de la jeunesse éternelle : ils meurent tôt.

13 novembre 2000

Les autos du Caire se reconnaissent à leurs coquetteries de rétroviseurs. Leurs rétros pendouillent à droite, leurs rétros pendouillent à gauche, battant la portière, parfois se résument à un moignon de plastique aigu d'où sort un bouquet de fils électriques, d'autres fois tiennent encore en place par

miracle mais présentent des miroirs étoilés en vitraux inutiles.

Très souvent, à l'arrêt (au feu vert par exemple, puisque l'on passe volontiers au rouge), on voit les chauffeurs les soupeser d'une paume distraite, comme de gracieux ornements – *habet duos et bene pendentes*.

À cela, deux raisons.

La fonction d'un bon rétroviseur est d'abord d'indiquer si « ça passe », au péril de sa propre vie. Et, très souvent, cela ne passe pas.

Le rétro est l'outil de base qui vous permet de vous faufiler entre la charrette tirée par un âne, le taxi collectif en urgence méthodique, l'autobus éreinté dont les pneus fument sous la charge et la Mercedes de l'ambassadeur.

Lorsque votre rétro vient à froter la carrosserie de votre prochain vous voyez sa main amie qui se tend pour le rabattre, ou tout au moins tenter de le repousser, comme pour écarter symboliquement votre voiture tout entière.

Le plus souvent, les rétros s'arrangent entre eux ; pour peu que les véhicules qui se frottent aient la même hauteur, ce sont eux qui établissent la préséance que le code de la route a négligé de fixer.

La seconde raison est que personne n'a trouvé au rétroviseur d'autre fonction. La circulation est toute tournée vers l'avant. Il ne se passe rien derrière. Dès lors que le museau de ma voiture est engagé, le chemin est à moi. Je klaxonne et, si les rétros passent, je passerai aussi. Ce qui est derrière moi est de peu d'intérêt – je le sais, j'en viens.

Conduire au Caire, c'est fuir.

14 novembre 2000

Le ministère des Affaires étrangères qui m'emploie est très soucieux de la santé de ses équipages. Il nous fait tirer la langue, plisser les yeux, tendre l'oreille ; il nous palpe l'abdomen ; il nous force à recevoir des piqûres selon une longue liste établie par des savants eux-mêmes piqués ; il nous apprend à nous garder des moustiques, des tarentules, des jeunes filles impures et des cobras. Il ne veut voir qu'une seule tête, et en pleine forme. Les tampons « apte à voyager » et « apte au travail » ne sont pas apposés à la légère sur nos feuilles de route.

Le voici qui s'est pris de souci pour les personnels « recrutés locaux ». S'ils n'ont pas besoin d'être aussi piqués que nous, ils doivent tout autant être aptes.

Nos quatre chauffeurs se sont donc rendus à la visite médicale obligatoire et tous quatre ont été déclarés inaptes à la conduite automobile : l'un est aveugle, l'autre est sujet aux éblouissements, le troisième est susceptible de comas diabétiques fréquents et le quatrième est un hépatique chronique lourd.

La loi égyptienne ne connaît pas le licenciement. Elle reclasse. Nous avons très peu de chance de reclasser ces chauffeurs comme professeurs de français ou quatuor à cordes (deux solutions envisagées aussitôt) et nous sommes donc perplexes. La diversité de leurs maladies et le paradoxe de leurs symptômes nous laissent à penser que, à eux quatre, ils pourraient composer un chauffeur apte. L'embêtant est

que, si on les met tous quatre dans le véhicule, ils ne pourront plus chauffer personne. On peut, certes, envisager de les lâcher dans la circulation et de les laisser glisser au fil des embouteillages comme quatre vieux Moïse, mais le ministère est également très attaché à l'efficacité.

Nous sommes donc dans une impasse et, depuis plusieurs semaines, nous débattons chaque jour de leur sort, nous adressons un télégramme hebdomadaire à Paris, qui reste muet, nous consultons des avocats...

Cependant, bien entendu, les chauffeurs chauffent comme devant. Et lorsque l'un d'eux me conduit à mes rendez-vous, je me demande toujours si je suis tombé sur le diabétique, l'aveugle ou l'ébloui.

Je suis apte, mais je vis dangereusement.

15 novembre 2000

Les Égyptiens sont blagueurs. Ils aiment les caricatures, les dessins humoristiques et les histoires drôles. Ils en ont toujours une bonne en réserve qui leur permet de rire un coup en vous la racontant.

La blague à la mode affirme que les présidents de la République arabe d'Égypte tiennent absolument à prendre un plus imbécile qu'eux pour adjoint et successeur potentiel. Ils font ce choix scrupuleusement afin de paraître plus intelligents qu'ils ne sont. Ainsi Nasser avait Sadate, ainsi

Sadate avait Moubarak. Moubarak, lui, n'a réussi à trouver personne...

Et ils rigolent en se secouant la galabeya (c'est la manière douce qu'ont les Égyptiens de dire djellaba).

Pour ne pas être en reste, je leur raconte que le plus grand blagueur d'Égypte, le plus voltairien, est Samir Ragab, qui écrit dans *Le Progrès*. Pour tout dire, je trouve qu'il pousse même un peu loin le bouchon.

L'autre matin, par exemple, il écrivait : « Les intérêts du citoyen égyptien restent toujours incrustés dans l'esprit et le cœur du Président Hosni Moubarak. Il veut toujours qu'il vive en sécurité, qu'il soit producteur et qu'il se lance vers l'avenir avec un grand espoir et un optimisme inébranlable. Le citoyen représente dans la pensée du Président la valeur, le sens profond et l'œuvre privilégiée de Dieu. »

Quand on voit l'état de pauvreté du peuple et l'état d'empiffrement de ceux qui le gouvernent, on mesure la violence ironique du propos.

Les Égyptiens farceurs à qui je faisais remarquer cela me regardèrent, consternés, puis partirent d'un grand éclat de rire.

Ils sillonnent maintenant la ville en racontant l'histoire de l'attaché qui croit que Samir Ragab est drôle et ils se secouent la galabeya à ma santé.

Partir, c'est faire rire un peu.

16 novembre 2000

Le flot des touristes toujours recommencé s'écoule aussi paisible que le Nil, de l'aéroport à l'hôtel, de l'hôtel aux pyramides, du chameau à la felouque, de la tombe de Néfertiti à la momie de Ramsès, d'une Égypte imaginaire à une Égypte imaginaire.

Je voyage dans mon auto pour aller à Louxor, hors des hordes, mais j'ai un policier assis à côté de moi. On me l'a imposé pour mon voyage. Il a tenu à avoir cette place qui, en Égypte, n'est pas celle du mort. Il refuse de boire, il refuse de manger. Dès qu'il descend de la voiture, il pose la main sur son arme. À chaque barrage il palabre avec ses confrères, et nous passons.

Rien, alentour, ne dit le danger et il est impossible de faire la part de la protection vraie et de la mise en scène. Mimer le danger, c'est justifier la force aux yeux du monde. Justifier la force, c'est justifier l'État fort, c'est ne pas être trop regardant sur les droits de l'homme, c'est perdre la frontière entre la république et la dictature.

Lorsque le soir tombe, mon policier me conduit dans une petite rue de Louxor où je me trouve enfermé dans une file de voitures et d'autocars. Après une heure d'attente, nous partons en convoi vers Hurghada, avec un blindé devant et un blindé derrière.

Nous allons en ordre et à petite vitesse à travers le désert.

Sur chaque blindé, un soldat casqué en gilet pare-balles guette à la mitrailleuse.

Que dire alors lorsque le premier blindé s'arrête devant ce qui est peut-être un bistrot et nous laisse filer dans la nuit qui tombe ?

19 novembre 2000

Je pensais en avoir pas mal vu : charrettes tirées par des ânes au milieu de la circulation, voitures que leur chauffeur abandonne, exaspéré, au milieu de l'embouteillage et qui vont leur chemin, poussées jusqu'à des jours meilleurs, autos arrêtées sur la voie de gauche de l'autoroute pour réparer une crevaillon, camions ivres, tous feux éteints, qui foncent dans la nuit, Mercedes clouée au bord de la route du désert, ses quatre pneus éclatés, bataillon de véhicules trente ou quarantennaires crachant des cumulus noirs sur les places de village, épaves repeintes en taxis qui traînent leur maladie d'Alzheimer dans les rues de la ville...

C'est à ce moment-là que je m'engage sur la bretelle d'accès de l'autoroute et que surgit *en face* de moi, à contresens, un handicapé dans son fauteuil roulant. Il dévale la rampe à fond de fauteuil, langue tirée, comme un beau tournedos repoussé sur le côté par le vent de la course, tête déjetée, membres noués, yeux dilatés. Il hurle.

Je klaxonne, je multiplie les signaux à l'intention de mes suivants, les invitant à se ranger. Ils klaxonnent. Et notre homme, galabeya gonflée en montgolfière, finit de dévaler la

rampe, en appui sur la glissière, et va se perdre dans la circulation de la ville.

Personne ne le poursuit, personne ne l'attend, personne ne le revendique. Toute langue dehors, il fonce.

L'émotion, le tumulte, l'étonnement, l'indignation passés, ma place reprise dans la circulation du jour, une question qui demeure aujourd'hui encore sans réponse commence à me tourmenter : d'où venait-il ?

20 novembre 2000

Nous partageons notre appartement avec deux geckos. Le petit et le gros. Le petit est transparent et hardi. Il arpente le plafond dans les grandes longueurs et roule ses ronds yeux noirs. Sa queue est si fine et si diaphane que dans le beige de la peinture on n'en voit pas le bout. Il chasse à petits coups de tête décidés entre dix-neuf heures trente et vingt-deux heures, puis disparaît, repu, jusqu'à demain. Je ne sais pas où il loge.

Le gros est opaque et timide. On le voit moins. Lorsqu'il passe, il traverse. Il ne musarde pas. On le sent décidé ou apeuré. Il ne mange pas en public, il trotte, tête basse (n'oubliez pas qu'il marche à l'envers), de planque en refuge. Pour l'avoir surpris deux fois au saut du lit, je sais qu'il loge derrière le miroir de l'entrée. C'est lui qui devrait être transparent.

Ces geckos avec lesquels nous cohabitons sereinement remplissent deux fonctions domestiques. Ils sont d'abord de très actifs insecticides, spécialisés dans le moustique égyptien. Le moustique égyptien est de petite taille, parfaitement calibré pour le micro-gecko. Il lui arrondit à peine la panse. Le moustique égyptien ne vient jamais seul. Il vit en hordes et les geckos peuvent ainsi donner de la langue à coup sûr.

Entre les deux geckos qui les dévorent et moi qui les attire comme confiture mouches, ma famille peut aller en paix, à l'abri des piqûres.

La seconde fonction des geckos est de me garder en lien direct avec l'Oulipo. La première fois que j'ai suivi des yeux le petit diaphane, ventousé au plafond, j'ai aussitôt eu la sensation que Calvino était assis dans le fauteuil canné, de l'autre côté de la table basse. Il regardait de ses beaux yeux palomariens le gecko avec moi et souriait en silence.

21 novembre 2000

Il y a au Caire les petites choses que je ne sais plus faire et les petites choses que je ne sais pas encore faire. Traverser les rues au milieu des voitures déchaînées en veillant à ne pas salir son pantalon ou les pans de sa veste, se ruer à coups de coude et de poing sur un guichet pour obtenir un tampon ou un ticket, se laver les mains chaque fois que l'on touche